



HAL
open science

Proust et l'oubli créateur

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. Proust et l'oubli créateur. La faute à Rousseau : revue de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique., 2010, L'Oubli, n° 54, n° 54, p. 40-42. hal-01676871

HAL Id: hal-01676871

<https://hal.science/hal-01676871>

Submitted on 6 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Proust et l'oubli créateur », *L'oubli* (textes réunis par Philippe Lejeune), *La Faute à Rousseau* n° 54, juin 2010, p. 40-42.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, oubli, mémoire

Résumé : De l'oubli, ennemi de la mémoire, destructeur du passé, que dire ? En elle-même, cette puissance toute négative semble n'être rien. Mais alors, où et comment l'appréhender dans sa nature propre ? Les spéculations philosophiques n'apprennent rien : elles se contredisent. « La philosophie du feuilletoniste selon laquelle tout est promis à l'oubli » pourrait être « moins vraie qu'une philosophie contraire qui prédirait la conservation de toutes choses » (affirme le Narrateur. Pour légitimer un tel paradoxe, il invoque les découvertes de l'archéologue : ne ressuscite-t-il pas « l'émanation plus dense, immémoriale et stable » d'un passé persistant au cœur du présent ? Peut-être, mais l'inverse est aussi vrai : l'érudition « parvient-elle à détruire un sur mille de ces oublis qui vont s'entassant ? » Pour savoir ce qu'est l'oubli, il faut donc en saisir le travail là même où il opère : en nous. Ce retour à soi ne peut toutefois pas être confié à la seule conscience : comment ferait-elle la lumière sur ce qui la déborde de tous les côtés ? « Notre vie [...] pleine d'oublis, de lacunes, d'anxiétés vaines, [est] pareille à un songe ». Le rêve ne cesse de déplacer la frontière entre mémoire et oubli : telle image qui nous hante, car elle flotte dans notre pensée « comme une Délos fleurie », est toute cernée d'oubli. À quel pays, à quel temps, à quel rêve l'attribuer ? La conscience qui veut identifier les phénomènes de l'esprit, souvent échoue. Il convient donc de revenir à la racine du savoir : le « peu de vérité » à « extraire » d'une expérience comme l'oubli ne peut être trouvé que par la façon dont celui-ci nous affecte.

Proust et l'oubli créateur

Pour L.F

De l'oubli, ennemi de la mémoire, destructeur du passé, que dire ? En elle-même, cette puissance toute négative semble n'être rien. Mais alors, où et comment l'appréhender dans sa nature propre ? Les spéculations philosophiques n'apprennent rien : elles se contredisent. « La philosophie du feuilletoniste selon laquelle tout est promis à l'oubli » pourrait être « moins vraie qu'une philosophie contraire qui prédirait la conservation de toutes choses » (I, 469¹) affirme le Narrateur. Pour légitimer un tel paradoxe, il invoque les découvertes de l'archéologue : ne ressuscite-t-il pas « l'émanation plus dense, immémoriale et stable » (II, 711) d'un passé persistant au cœur du présent ? Peut-être, mais l'inverse est aussi vrai : l'érudition « parvient-elle à détruire un sur mille de ces oublis qui vont s'entassant ? » (IV, 301)

La nature, dans son extériorité de nature, est insensible ; elle ne connaît ni mémoire ni oubli : « quelques gouttes de pluie tombent sans bruit sur l'eau antique » ; « dans sa divine enfance », elle « oublie à tout moment les images des nuages et des fleurs » (II, 679) et n'en a cure. Pour savoir ce qu'est l'oubli, il faut donc en saisir le travail là même où il opère : en nous. Ce retour à soi ne peut toutefois pas être confié à la seule conscience : comment ferait-elle la lumière sur ce qui la déborde de tous les côtés ? « Notre vie [...] pleine d'oublis, de lacunes, d'anxiétés vaines, [est] pareille à un songe » (III, 654). Le rêve ne cesse de déplacer la frontière

¹ *À la recherche du temps perdu*, nouvelle édition en quatre volumes dirigée par Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987-1989. Le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe, la page.

entre mémoire et oubli : telle image qui nous hante, car elle flotte dans notre pensée « comme une Délos fleurie » (I, 182), est toute cernée d'oubli. À quel pays, à quel temps, à quel rêve l'attribuer ? La conscience qui veut identifier les phénomènes de l'esprit, souvent échoue. Il convient donc de revenir à la racine du savoir : le « peu de vérité » à « extraire » (III, 156) d'une expérience comme l'oubli ne peut être trouvé que par la façon dont celui-ci nous affecte.

La dramaturgie de l'oubli

« Et ces aveux, il ne pouvait plus les oublier » (I, 364). Il faut imaginer Swann au cœur de sa jalousie, torturé par les révélations d'Odette. La force de l'affect invite irrésistiblement à croire en sa pérennité ; mais la prétention d'un phénomène à être inoubliable n'est-elle pas un leurre ?

Et mon amour qui venait de reconnaître le seul ennemi par lequel il pût être vaincu, l'oubli, se mit à frémir, comme un lion qui dans la cage où on l'a enfermé a aperçu tout d'un coup le serpent python qui le dévorera. (IV, 361)

Depuis que, dans le souvenir involontaire, sa grand-mère morte lui est apparue si vivante, le héros sait qu'à la crainte de souffrir s'ajoute celle de ne plus souffrir, d'oublier. Dès qu'on cesse d'aimer un être, on l'oublie sans remèdes : la sensibilité commande la vie spirituelle. L'oubli est une seconde mort infligée à nos proches. Abusée par l'amour-propre, la vie intérieure croit être gouvernée par sa propre temporalité. Elle oublie ce travail implacable de l'usure qu'opère le Temps. Figure monstrueuse de la finitude, horizon indépassable de toute expérience humaine, l'oubli peut-il au moins être invoqué pour adoucir nos chagrins ? « Je tâchais de me persuader que [mes angoisses] n'avaient aucune importance, puisque je les aurais oubliées demain matin » (I, 24). Mais la sagesse ne peut se servir de l'oubli, car tout ce qui est à vivre doit être vécu. « Il fallait que je vécusse avec l'idée de la mort d'Albertine, avec l'idée de ses fautes, pour que ces idées me devinssent habituelles, c'est-à-dire pour que je pusse oublier ces idées et enfin oublier Albertine elle-même » (IV, 117²). Mais cet oubli, fruit de l'épuisement de l'affect en soi, est à son tour la condition de l'accès à l'écriture : « Moi je dis que la loi cruelle de l'art est que [...] nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes » (IV, 615).

L'oubli créateur

Quel est cet étrange nœud qui arrime si fermement l'oubli à la création ? Chaque expérience se conserve « dans l'oubli, de même qu'on dépose à la Bibliothèque Nationale un exemplaire d'un livre qui sans cela risquerait de devenir introuvable » (II, 4). De façon plus étonnante encore, Proust identifie la mémoire à « un néant d'où par instant une similitude nous permet de tirer, ressuscités, des souvenirs morts » (III, 653). Mémoire et oubli semblent alors se superposer au point de se confondre. Résumant la thèse de Bergson dans *Matière et Mémoire*, Ricœur explique que chaque instant du présent se dédouble en son propre passé ; celui-ci s'ensevelit dans « un oubli de réserve³ », ce néant mémoriel d'où surgit le souvenir. Tel est le soubassement de la théorie proustienne de la mémoire : « à n'importe quel moment que nous la considérons, notre âme totale n'a qu'une valeur presque fictive » (III, 153) car ses nombreuses richesses sont indisponibles ; elles dorment dans l'inconscience de l'oubli. Or nous ne sommes nullement libres d'y puiser à notre guise. Hors la conscience, nos trésors intimes reposent dans notre corps, dans un paysage, un climat, une sensation ou un objet en soi insignifiants mais qui sont les « gardiens fidèles » du passé. Dépositaire du « moi », de ses archives, le monde, à l'instar de la grand-mère, peut être ainsi pensé comme ce « qui était moi et plus que moi (le

² La deuxième section d'*Albertine disparue* portait le titre « Le chagrin et l'oubli ».

³ Ricœur, *La Mémoire, l'oubli, l'histoire*, Paris, Seuil, 2000, repris en coll. « Points essais », p. 541.

contenant qui est plus que le contenu et me l'apportait) ». Le monde forme le tissu même de la subjectivité, la plaque sensible grâce à laquelle le moi prend possession de ses propres ressources.

Cette solidarité de la mémoire et de l'oubli a été mise au jour par le héros grâce à son intense observation des mouvements de la vie intellectuelle. L'oubli d'un nom mondain lui offre l'occasion de braquer son attention sur le mystérieux chemin qui va du néant à la réalité retrouvée (III, 50-52). Plus essentielle encore, l'expérience de la musique : Swann croit avoir oublié sa première impression tant elle se dissipe vite ; mais au cœur de l'oubli, la mémoire agit « comme un ouvrier qui travaille à établir des fondations au milieu des flots » (I, 205). En structurant l'impression confuse à l'aide de schèmes intellectuels qui n'ont rien de purement musicaux, la mémoire volontaire, certes, dénature l'impression qu'elle conserve ; elle permet du moins de la reconnaître (I, 520), mais non de la connaître dans son étrangeté radicale, privilège qui revient au seul souvenir involontaire.

L'oubli au cœur du temps retrouvé est une puissance de régénération du réel : « si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente, [...] il nous fait tout à coup respirer un air nouveau » (IV, 449). Telle est la force de l'hallucination mémorielle ; l'image qu'elle fait surgir n'est pas une représentation mais une présentification qui redonne à la réalité tout son lustre. Ce que le héros avait oublié, c'était moins son passé que la joie, « ce caractère qui est propre à la beauté et au bonheur » (II, 16) et qui forme le « gisement profond » (I, 182) de l'écriture.

Un art de l'oubli ?

Il n'est pas possible ici d'étudier toutes les dimensions que revêt l'oubli dans la vie. Malgré l'attention obsessionnelle qu'elle porte à son quotidien, Léonie, la vieille tante maniaque, ne peut échapper à son emprise : elle oublie sa pepsine, la mort de sa voisine et laisse filer l'occasion de demander si M^{me} Sazerat est arrivée à la messe avant ou après l'Élévation. Il faudrait évoquer les ruses de l'amour-propre, qui oublie opportunément tout ce qui menace l'estime de soi, ce sentiment si nécessaire et si fragile pour réussir. Savoir oublier, savoir faire oublier et se faire oublier, autant de stratégies qui relèvent de cet art mondain de la prudence, qui captive Proust. Chacun retient ce qu'on aimerait lui voir oublier et oublie ce qu'on souhaiterait qu'il retienne : malentendus, gaffes, humiliations, tout un pan de la scénographie mondaine tient au caractère universel et imprédictible des jeux de l'oubli et du hasard. Freudien avant l'heure, Proust truffe son récit d'oublis révélateurs, comme celui de Saint-Loup, égarant sa croix de guerre dans un bordel pour homosexuels. L'amoureux qui oublie une fois sur l'autre le visage de l'aimée est quant à lui à la fois ravi et dérouté par la richesse du réel, qui se laisse si difficilement connaître, et si facilement oublier. Le « Bal de tête », l'étourdissant final de *La Recherche*, montre la vie sociale défigurée par l'oubli des nuances sociales, cette précieuse et frivole érudition qui donnait tout son sel à la mondanité. La mémoire des individus dure moins que leur vie (IV, 536) : les certitudes qu'on croyait les mieux partagées vacillent sous les coups de butoir de l'oubli. De cette extraordinaire variété de cas, peut-on dégager l'esquisse d'un art de l'oubli ? Si l'on voulait, si l'on pouvait être sage, alors peut-être faudrait-il reprendre à son compte la leçon que Proust délivre à son insu : et comme son héros, il faudrait être capable, alternativement, de s'oublier soi-même, pour se donner au monde, et triompher sur la scène sociale, et d'oublier le monde, pour se retrouver soi-même, et goûter les jouissances de l'intimité reconquise.